

NOUVELLES REMARQUES SYNTAXIQUES SUR  
LE PRONOM INDEFINI »ON«

PAR

KR. NYROP.

(PRÉSENTÉES A LA SÉANCE DU 17 NOVEMBRE 1916).

Au moment où j'allais publier mon »Étude syntaxique sur le pronom indéfini *on*«, j'avais égaré un cahier de notes concernant surtout la question de l'accord dudit pronom. J'ai retrouvé depuis mes notes, et je les publie aujourd'hui en y ajoutant un certain nombre de nouveaux détails dont je dois plusieurs aux aimables communications de différents collègues et amis. Je citerai notamment MM. HENRI HAUVETTE, LOUIS HAVET, ANTOINE MEILLET, ERNESTO MONACI, EMMANUEL PHILIPOT, KR. SANDFELD JENSEN, OIVO TALLGREN, ANTOINE THOMAS.

Latin vulgaire.

1. A côté de l'expression classique *dicunt*, au sens de »on dit«, on trouve parfois dans la basse latinité la tournure nouvelle *homo dicit*. Aux exemples déjà cités nous ajouterons les suivants:

M. AD. RÉGNIER<sup>1)</sup> a appelé l'attention sur une phrase qui se trouve dans les sermons de Saint Augustin:

Quando... *prælium tentationis infertur homini, jeju-  
nandum est.*

<sup>1)</sup> *De la latinité des Sermons de Saint Augustin*. Paris, 1889, P. 20.

M. Régnier ajoute: »Comment traduire autrement que: Quand on est assailli par la tentation, il faut jeûner? Remarquez en effet qu'il y a *jejunandum est*, expression vague et générale, très bien en rapport avec un sujet aussi indéterminé que *on*«. Il est très possible que, dans la phrase citée, le mot *homini* ait un sens plus vague qu'ailleurs et s'approche d'un pronom indéterminé; mais il n'a pas tout à fait perdu sa valeur primitive et il n'est pas, comme semble l'indiquer l'expression trop peu précise de l'auteur, le sujet de la phrase, ce qui est un fait dont il faut tenir compte.

Un autre exemple plus sûr se trouve dans Ennodius<sup>1)</sup>, né vers 474 probablement en Gaule Narbonaise, à Arles, et mort en l'an 521 comme évêque de Pavie:

Quia homo non corrigitur ex injusto.

Rappelons enfin deux exemples d'un texte du VI<sup>e</sup> siècle:

Fecerunt magis desiderium imponendi michi laboris. . . . ,  
si tamen labor dici potest, ubi homo desiderium suum compleri videt (*Silviae vel potius Aetheriae peregrinatio ad loca sancta*, 13,1).

Ea hora qua incipit homo hominem cognoscere (*ib.*, 36,3).

2. L'emploi de *homo* comme pronom indéfini est actuellement propre au gallo-roman du nord; il se retrouve aussi dans quelques dialectes italiens. Ajoutons que le catalan a également conservé cet emploi jusqu'à nos jours.<sup>2)</sup>

#### Accord.

3. *ON* suivi du pluriel. Nous avons mentionné que, par syllepse, *on* demandait parfois le pluriel: *On est égaux. On n'est pas des esclaves.* Aux exemples déjà cités ajoutons les suivants:

<sup>1)</sup> A. DUBOIS, *La latinité d'Ennodius*. Paris, 1903. P. 218.

<sup>2)</sup> Voir les observations intéressantes de L. SPITZER dans *Revue de dialectologie romane*, VI, 110—112.

Si *on* est crevés ensemble, *on* s'ra crevés ensemble (R. Benjamin, *Gaspard*, p. 127). *On* est mariés (*ib.*, p. 304). Dans ces exemples il s'agit du prédicat; mais si l'on sort de la langue littéraire, on verra que souvent le verbe qui suit immédiatement le pronom, se met au pluriel; on trouve tantôt la troisième personne, tantôt la première. La langue littéraire toute moderne admet *on est seuls*; les dialectes et les patois admettent *on sont seuls* et même *on sommes seuls*.

REMARQUE. Il faut bien se rappeler qu'à côté des substantifs collectifs il y a aussi des pronoms collectifs, et conformément à leur sens ces pronoms se construisent parfois avec le pluriel. En français on peut signaler deux pronoms collectifs, *chacun* et *on*. A côté de la construction syllephtique *la plupart savent*, les patois offrent *chacun savent*, *on savent*.

4. *ON* suivi de la troisième personne du pluriel. J'ai déjà fait remarquer que les vieux documents de Metz présentent cette particularité; plusieurs textes médiévaux donnent *on verront*. Il en est de même des patois actuels de l'Est, où l'on dit *on répondirent*, *on verront*, *on ont*, etc.<sup>1)</sup>

5. *ON* suivi de la première personne du pluriel. Cet usage apparaît surtout dans les textes du XV<sup>e</sup> siècle, desquels plusieurs appartiennent au dialecte normand. Ex.:

On aurions tort

(*Mistère du Vieil Testament*, I, v. 3633).

Encens qu'on y avons veuz

(*ib.*, III, v. 17729).

On n'en eusson sceu avaller

(*ib.*, v. 24433).

On ne debvons pas

(É. PICOT, *Recueil de Soties*, I, 21, v. 88).

Ne sommes nous pas assés fors, si on voulon estre vertueux

(*Farce de Pates Ouaintes*).

<sup>1)</sup> Voir E. HERZOG, *Neufranzösische Dialekttexte*. Leipzig. 1906. P. 71 § 600.

S'on ne sommes morts ou tués

(*Farce des trois galants*).

Gratia s'on povons avoir

*Recueil de Poésies Françaises des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> Siècles*,  
IX, 192).

On perdons

(*ib.*, 192).

On beron

(*ib.*, 198).

Cette particularité se retrouve aussi dans la poésie purement populaire. G. PARIS cite les vers suivants d'une chanson dont il ne connaît pas la provenance:

La belle, si nous étions dedans sur au bois,  
Ons i mangerions fort bien des noix,  
Ons i mangerions à notre plaisir.

(*Romania* VI, 302).

ANATOLE DE MONTAIGLON explique notre phénomène de la manière suivante: «Le paysan voit dans *on* une idée de généralité plurielle, et il dit: *On ne sommes* pour *nous ne sommes*.»<sup>1)</sup> Cette explication n'est pas assez précise; il ne suffit pas de dire que *on* représente le pluriel, il faut ajouter que *on* dans les cas cités renferme aussi le sujet qui parle.

REMARQUE. Le phénomène syntaxique représenté par *on pensons* est à première vue surprenant: un pronom collectif de la troisième personne suivi d'un verbe à la première personne. Pourtant la syllepse, quelque étrange qu'elle paraisse, s'explique aisément, et il est facile de citer dans d'autres langues des constructions correspondantes. On dit en provençal moderne<sup>2)</sup>: *Degun sian apendris* (Aucun de nous n'est un apprenti; littéralement: personne (nous ne)

<sup>1)</sup> *Recueil de Poésies françaises des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*, réunies et annotées par M. ANATOLE DE MONTAIGLON, vol. IX, 201.

<sup>2)</sup> J. Ronjat, *Syntaxe des Parlers Provençaux*. Mâcon, 1913. § 38 et § 42.

sommes des apprentis). La même construction a lieu avec un nom collectif ordinaire ou avec un substantif quelconque au pluriel; dans les deux cas le verbe peut être à la première personne ou même à la deuxième: *Li tres quart dou Miejour sian de bono famiho* (les trois quarts des habitants du Midi sont (litt.: sommes) de bonne famille). *Li Franchimand sias de manjo-burre* (litt.: Les Français êtes des mangeurs de beurre). Rappelons aussi des phrases espagnoles telles que: *Los soldados somos los defensores de la patria. Una ficción en la cual ninguno creemos. Las mujeres no entendéis nada. Tenéis los Españoles una lengua hermosa.*<sup>1)</sup>

### Emploi moderne.

6. PREMIÈRE PERSONNE. La combinaison *nous on se marie*, dont j'ai déjà cité un certain nombre d'exemples, paraît surtout propre au parler vulgaire de Paris. Elle se rencontre ainsi à tous moments dans un roman d'actualité, «Gaspard» de RENÉ BENJAMIN (Paris 1915), qui étudie «les soldats de la guerre» et dont les personnages principaux s'expriment dans une langue verte très authentique et très savoureuse. Exemples:

Nous on va se batte, nous on va se tuer (p. 13). C'est nous qu'on dansera avec les p'tites Allemandes (p. 18). Quand nous r'viendrons, c'qu'on s'embrassera (p. 33). Nous aut', on est qu' des matricules (p. 51). Les Cosaques! Nous, on va les énerver... (p. 75). Nous, on est amochés (p. 125). Nous, on y allait (p. 139). Et dire que nous, nous des blessés, des victimes, on n'a pas l'droit d'aller les r'garder sous l'nez et d'leur-z-y dire ça (p. 163). Nous, on est que des ouvriers, mais lui... il était dans un bureau (p. 196).

<sup>1)</sup> Voir notre: Kortfattet spansk Grammatik. Quatrième édition. Copenhague, 1908. § 70,1, et § 194.

Ces citations doivent suffire; il serait facile de les multiplier ou d'en ajouter d'autres montrant des combinaisons un peu différentes comme dans les phrases suivantes: Oh, les soldats . . . j'les connais! On voit qu'ça, nous, des soldats (*ib.*, p. 78). On va s'arranger tous les deux. (p. 122). Tous les deux on est copains (p. 262). Tandis qu'nous, qu'on est cause de rien, fil à la patte, là comme des gosses (p. 239).

7. L'emploi de *on* au sens de *nous* est aussi très répandu dans les patois. Selon M. A. MEILLET, cet usage s'observe dans la plupart des régions du Centre de la France, surtout le Berry et le Bourbonnais; selon M. E. PHILIPOT il est très répandu en Haute-Bretagne et en Normandie.

8. Il s'agit maintenant d'examiner les causes possibles de cette généralisation croissante de l'expression impersonnelle. D'accord avec M. H. HAUVETTE, je suis enclin à supposer que le remplacement de *nous* par *on* correspond à un dépérissement graduel de la forme verbale de la première personne du pluriel. Telle est sans doute l'explication de notre phénomène en italien, et pour le français on peut admettre que la préférence donnée à *on s'est bien amusé* est due à une répugnance instinctive pour *nous nous sommes bien amusés*.

9. DEUXIÈME PERSONNE. *ON* s'emploie aussi quelquefois à la place de *vous* ou *tu*. Dans l'usage de la bourgeoisie on se sert volontiers de *on* en s'adressant à des enfants d'un certain âge; de cette manière on évite *tu* qui, surtout par égard aux parents, serait trop familier, et *vous* qui paraîtrait trop cérémonieux. *On a été sage à l'école; on a fait du latin ce matin; on est content de se promener*, dirait-on à des enfants qu'on ne connaît pas très bien, avec qui on n'est pas familier. Cet emploi très caractéristique de *on* subit parfois une certaine extension; ainsi une institutrice peut dire *on* en s'adressant d'une manière familière et câline à ses élèves, même s'il s'agit de

jeunes filles de vingt ans. Dans »Les Sévriennes« par G. RÉVAL (Paris, 1911) M<sup>lle</sup> Frolière dit aux aspirantes au concours de l'École normale supérieure de Sèvres qui demandent une distraction après l'écrit: »Si on est sage, je vous apprendrai *le curé de Pomponne*« (p. 9).

10. Le phénomène qui nous occupe est un fait de langage connu aussi hors des langues romanes, notamment en finnois. M. O. TALLGREN me fait observer que dans les réponses l'expression indéterminée se substitue parfois à la première personne; on peut ainsi entendre, au lieu de *menen* (je vais), *mennään* (on va); cette dernière forme est la forme soi-disant impersonnelle ou passive qui n'a qu'une seule personne. M. O. TALLGREN ajoute que le finnois cultivé présente des combinaisons syntaxiques correspondant à la tournure populaire française »nous on se bat«; on réunit même, dans quelques dialectes, l'expression indéterminée avec un mot de la troisième personne, ce qui est plutôt rare en français. Ex.: *Panna han ovi künni, ettei sääsket tutas* (litt.: qu'on ferme la porte pour que les moustiques on n'entre pas).